

Puis, s'apercevant que le capitaine général hésitait, elle ajouta : ce que je fais est infâme, et c'est bien le moins que j'en aie toute la récompense.

— Vous avez raison, murmura le chef Taborite, qui éprouva un tel dégoût qu'il ne daigna pas lever les yeux sur ce visage d'où le masque était tombé.

Il prit un bout de papier, écrivit dessus les conditions que la baronne lui dicta elle-même, puis apposa sa signature au bas du document et le lui remit.

— Dans huit jours, dit la baronne, en cachant le papier dans son sein, la princesse sera en votre pouvoir, ainsi que les trésors. Mais en attendant, le marché que nous venons de faire, et jusqu'à ma visite dans ce château doivent rester secrets.

— Je ne vous trahirai pas, soyez tranquille, dit Zitzka, en se levant pour mettre fin à l'entrevue.

— Adieu, illustre capitaine, dit la baronne, en abaissant son voile sur sa figure.

Elle partit, et Zitzka se trouva de nouveau seul pour délibérer sur les affaires de la Bohême.

Il travailla longtemps, et il était plus de minuit quand il songea à se reposer. Mais juste au moment où il allait gagner sa chambre à coucher, on lui amena un messager qui venait d'arriver au château.

Ce messager apportait une lettre du magistrat qui avait instruit l'affaire du meurtre d'Ermach. Cette même lettre contenait, en outre, le récit de l'arrestation d'un jeune homme dont le nom et le rang étaient restés inconnus, mais qui était revêtu d'une armure pareille à celle qu'on disait avoir disparu des appartements du château de Prague. Le magistrat, naturellement, s'excusa de l'avoir laissé s'éloigner, en alléguant qu'il avait dû céder à l'influence de la bague portée par son compagnon.

Zitzka fit peu d'attention à cette partie de la lettre, tant celle qui concernait Cetna était pleine pour lui d'intérêt.

Il resta, durant plus d'une heure, en proie à une agitation qu'il avait rarement éprouvée. Enfin, entre deux et trois heures du matin, il parut prendre une résolution soudaine. Il fit venir le capitaine des gardes, et lui dit : Montez à cheval tout de suite, vous et six de vos hommes, et mettez-vous à la poursuite du chevalier Henri de Brabant qui se rend en Autriche, par la route du sud. Vous trouverez dans sa compagnie Satanais, et, sans hésitation, sans pitié et sans crainte, en dépit de ses menaces et de ses supplications, vous le saisirez et le ramènez le plus vite possible à Prague. Allez, il n'y a pas un moment à perdre.

Le Taborite s'inclina, et il allait se retirer quand Zitzka, frappé d'une pensée soudaine, le rappela.

— Attendez ! dit-il ; il peut arriver que Henri de Brabant veuille protéger Satanais, qu'il méconnaisse votre autorité et mette en question votre mission. Dans ce cas, mais dans ce cas seulement vous lui donneriez ce billet.

Et s'asseyant à table, Zitzka traça à la hâte quelques lignes sur un papier, qu'il cacheta avec de la cire et un bout de fil de soie, et remit au capitaine.

Celui-ci partit : et Zitzka le borgne rentra dans sa chambre.

#### LIV

### La tour d'Idégardo

Retournons vers Henri de Brabant et Satanais que nous avons laissés se diriger vers la frontière d'Autriche. Satanais n'avait pas été en peine d'expliquer sa présence au chevalier, et celui-ci qui n'avait pu rester indifférent à sa beauté fut heureux de lui offrir son appui et sa protection.

Ils avaient dépassé le bois où Henri de Brabant avait pour la première fois rencontré Satanais, dans le camp des Taborites, et à ce sujet ils s'étaient fait part de leurs mutuelles impressions. Vers trois heures de l'après-midi, ils arrivèrent à un point où le chemin se bifurquait.

— Cette route, dit Henri, passe près du château de Rotenberg, et celle-ci, qui fait un détour à gauche, conduit également à la frontière.

— Prenons celle qui va à gauche, dit Satanais, avec une sorte d'impatience. Puis, elle ajouta d'un ton plus calme : j'ai préféré cette dernière, parce qu'il se trouve là haut, sur la colline, un château en ruines que je désire vous faire voir.

— Soit, répliqua le chevalier. Et, au bout d'une demi-heure ils arrivèrent au château indiqué.

Ils mirent pied à terre, laissèrent aux domestiques le soin des chevaux, dirent à Linda et à Béatrice de les attendre, et pénétrèrent au milieu des murailles écroulées, des tours branlantes et des poternes en ruines.

Quatre siècles s'étaient écoulés depuis l'époque où ce château fort, dont on devinait encore l'ancienne grandeur, avait été construit ; et l'on reconnaissait au premier coup d'œil que ce n'était pas le temps qui l'avait renversé. On lisait sa lugubre histoire sur les murs noircis par le feu, et dans la dévastation des salles et des appartements.

Henri de Brabant et Satanais passèrent au milieu des ruines. Chose étrange, la fille de Satan parut être saisie d'une sorte de terreur superstitieuse, dès le moment où elle eut touché du pied les pierres noircies par la fumée et les intempéries. Une ou deux fois, elle hésita et s'arrêta comme si elle eût voulu réagir contre le désir qui lui avait fait visiter ce château. Après avoir traversé une petite-cour, ils entrèrent dans un vestibule dont le plafond en chêne était d'un travail remarquable. Des fragments de meubles jonchaient le plancher, où l'herbe croissait à travers les planches pourries. Au-dessus était une galerie où l'on montait par un escalier à deux branches, et en levant la tête, on apercevait les restes de plusieurs chambres que l'incendie avait dévastées.

Longtemps le chevalier et Satanais errèrent à travers les appartements délabrés. Ils rencontrèrent, sur leur chemin la chapelle ; les piliers en étaient verts de moisissures ; la chaire était tombée, et les statues couvertes de fil d'araignées. Quand ils furent arrivés dans la cour du donjon, notre héros proposa à Satanais, dont l'impression était visible, de monter au sommet de la tour, d'où l'on devait embrasser un vaste horizon. Elle y consentit, et ils grimpèrent l'escalier en spirale qui tournait à l'intérieur de l'une des tourelles.

Lorsqu'ils eurent atteint le toit plat de la tour, qu'entourait un parapet, ils promènèrent leurs regards dans toutes les directions. Un objet d'abord tout confus, mais qui devint de plus en plus distinct, attira l'attention du chevalier.

— Voyez donc, Satanais, dit-il, en étendant le bras, il y a un autre château, sur la hauteur là-bas, — et encore un autre, sur une éminence plus à droite.

— Oui, je les avais déjà observés, répliqua Satanais en cherchant à étouffer un soupir. Ils ne sont plus, comme celui-ci qu'une masse de ruines. Mais partons, partons ! ajouta-elle avec une vivacité soudaine, en s'attachant au bras du chevalier, comme si elle eût été saisie d'une terreur mortelle.

Henri de Brabant avait le plus grand désir de la questionner et de savoir quel rapport son histoire avait avec ces trois châteaux. Il allait lui adresser la parole, lorsqu'un bruit de pas leur fit soudainement tourner la tête.

Un vieillard, courbé par l'âge, et dont la barbe blanche tombait jusque sur la poitrine, s'avancait vers le fragment de pierre sur lequel Satanais s'était assise. Il y avait en lui quelque chose qui inspirait le respect et la vénération. Il avait au moins quatre-vingt ans, et cependant il avait encore de la fermeté dans sa démarche.

La première pensée de Henri de Brabant fut de chercher d'où il avait pu venir. Alors seulement il aperçut une porte pratiquée dans un angle de la tour, et par cette porte entrebâillée, une petite chambre qui n'était guère plus grande que la cellule d'un ermite.

À la vue de ce vieillard, Satanais demeura frappée d'une telle surprise qu'il lui fut impossible de proférer une parole. Ses traits avaient une expression d'angoisse et de curiosité, et il était évident que d'étranges pensées lui traversaient l'esprit. Tout à coup, cependant, le charme qui la paralysait se rompit ; et, bondissant sur ses pieds, elle s'écria : Henri, je vous en supplie, je vous en conjure ! — partons ! — La vue de ce château.

(A continuer.)